



HAL
open science

Fées et déesses dans Perceforest

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. Fées et déesses dans Perceforest. Fées et déesses au Moyen Âge. Bien dire et bien apprendre, pp.53-71, 1995. hal-01615023

HAL Id: hal-01615023

<https://hal.science/hal-01615023v1>

Submitted on 11 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fées et déesses dans Perceforest

Christine Ferlampin-Acher, Université de Reims

Les six livres de Perceforest¹ se présentent comme une chronique en prose narrante l'histoire de l'Angleterre depuis sa conquête par Alexandre jusqu'à sa christianisation. Les fées et les déesses sont très présentes sur cette terre encore païenne pressentant le christianisme à travers le culte du Dieu Souverain qui progressivement remplace le polythéisme. En fait dans ce "roman", il existe peu de simples mortelles: même les messagères comme Pierote envoyée à la recherche de Gadifer par l'enchanteresse Flora de la *Roide Montagne*, sillonnent les forêts avec trop de célérité pour ne pas être merveilleuses. Les figures féminines auxquelles l'auteur s'intéresse sont de quatre types: les fées, appelées *demoiselles* ou *dames faees*, qui sont des enchanteresses, les *deesses*, liées au bien, les sorcières² et enfin certains revenants féminins au service des forces maléfiques. Ces deux dernières catégories sont peu représentées: le mal, assimilé à la violence, est surtout incarné par des hommes, le Chevalier Darnant par exemple. Comme souvent dans les textes en prose, les fées sont rationalisées. Elles ne sont pas des créatures surnaturelles et perdent de leur mystère. Fées et déesses n'en demeurent pas moins au coeur de l'oeuvre: l'auteur les utilise pour exposer sa conception concernant l'évolution des croyances, du polythéisme au christianisme, et c'est par ces figures féminines qu'est orienté le cours de l'histoire.

I. Les fées: un phénomène de croyance

Qui sont les fées ? Des noms familiers (Morgane, Dame du Lac) en côtoient d'autres plus étranges, comme Corrose ou Capraise. Les fées dans Perceforest n'ont pas l'anonymat de leurs consœurs du folklore. Très nombreuses, elles sont individualisées par un nom propre et ont d'emblée le statut de personnages à part entière.

A côté des fées solitaires, souvent liées au monde des eaux comme Sebile dans son château au milieu des flots³, Morgane dans les terres noyées de *Zellande*, Flora sur son île⁴, on rencontre surtout les fées dans les bois, dans la forêt de Darnant ou la forêt aux Merveilles où vivent les nièces de Morgane. Comme dans Les Merveilles de Rigomer ou Claris et Laris, la forêt est le domaine des fées, héritières des nymphes antiques: elles constituent là un peuple innombrable, duquel se détache la Reine Fée, comparable à la *provoste* des Merveilles de Rigomer⁵. Elles ne sont pas isolées les unes des autres, mais forment des groupes solidaires, ne serait-ce que parce que, dans le livre I, elles ont à se défendre contre Darnant. Ainsi, les vingt *demoiselles au cainse roseté* forment un ordre, comme la fin du Moyen-Âge en vit tant se constituer: elles ont taché leur chemise du sang de Perceforest et portent ce vêtement en souvenir de sa victoire sur Darnant. Les petites-filles de Pergamon⁶ sont douze, comme les pairs. Ces groupes annoncent l'organisation sociale future, conformément à la conception historique qui sous-tend l'ensemble de la chronique. Héritières des Parques, les fées de Perceforest se présentent aussi en trios. Priande, Liriope⁷ et Blanchette paraissent souvent ensemble. Elles sont quelquefois accompagnée par la Reine Fée. Un groupe constitué de quatre fées ne doit pas surprendre. Il rappelle les quatre fées d' Artus de Bretagne ou des Merveilles de Rigomer: une figure se détache - la Reine Fée dans Perceforest, Proserpine dans Artus de Bretagne- et règne sur un groupe classique de trois fées de pouvoir égal⁸. Capraise, Cahans, Canones, Cersora, sont aussi quatre fées, parmi lesquelles la plus jeune se distingue: c'est elle qui vivra avec Gallafur, l'écu, l'épreuve de l'épée vermeille⁹.

Si les fées sont si nombreuses, c'est qu'elles sont de simples femmes qui ont appris la magie. C'est là l'interprétation rationalisante communément répandue à l'époque de Perceforest avec, dans cette oeuvre, une conséquence originale: l'auteur s'est senti autorisé à multiplier des créatures dont il justifie l'existence.

Plusieurs processus concourent à la rationalisation.

En premier lieu, l'apprentissage. Les pouvoirs ne s'expliquent pas par un don, mais par un savoir acquis. Il n'est point fait mention des arts libéraux, ni d'école: l'auteur situe son action dans un passé ancien sans université¹⁰. L'enseignement se donne le plus souvent de femme à femme. De nombreuses fées doivent leur savoir à Cassandre, la fille de Priam,

arrivée en Angleterre avec les Troyens fuyant le ravage de leur cité. Elle était *bonne astronomienne* et légua son savoir sans discernement¹¹: certains en usèrent mal, comme le lignage de Darnant qui s'en servit pour opprimer les dames, d'autres, comme les demoiselles des forêts, l'utilisèrent pour se défendre et pratiquer le Bien. La Reine Fée au cours de sa jeunesse en Orient eut l'occasion de soigner Aristote et apprit de lui *arquemie* et *nigromancie* (l.IV, p. 518)¹². Plus tard, elle fut *instruite en l'art de nigromancie de Corrose*, la demoiselle de la forêt: *la royne n'eut pas esté au manoir des faees demy an avecques son seigneur et en la compaignie de Corrose qui estoit une des sustilles enchanteresses et qui plus sçavoit de conjurations et de nigromancie qui fust ou pays, qu'elle voeult sçavoir de la science, et fist tant a Corrose qu'elle luy aprist quanques elle en sçavoit, et la royne estoit de bon sens et de cler engin et sy y mist toute son entente et avec ce elle y adjousta sy grant foy par le grant desir qu'elle avoit de sçavoir la science qu'elle en sceut dedens ung pou de temps plus assez que sa maistresse et venoit a chief de trop de merveilleuses choses faire par ses conjuracions que Corrose ne sçavoit ne sy ne pouvoit a chief venir* (l. II, 81 v-82). Quant à Morgane, elle a été instruite par le *luiton* Zéphir: celui-ci a demeuré *entour Morgane la faee des sa jeunesse, car elle estoit malicieuse et subtile et tousjours avoit moult desiré de aucunement sçavoir des enchantemens et conjurations* (l. IV, p. 691). Lorsqu'il n'est pas d'origine orientale ou surnaturelle, ce savoir est le plus souvent inculqué par les mères à leurs filles: Lisane, fille de Lisane, Morganette, fille de Morgane, ont beaucoup appris de leurs mères.

En quoi ce savoir consiste-t-il¹³ ? Entre les mains des fées, il sert le Bien, entre celles des sorcières barbues qui se rendent au sabbat, il est au service du Mal. Magie noire et magie blanche ont la même source, mais les fées ne pratiquent que la seconde. Leurs pouvoirs reposent surtout sur des illusions optiques (elles créent de superbes féeries), l'usage des herbes et des breuvages (qui font dormir, servent d'aphrodisiaque, guérissent), et une habileté certaine à créer des automates comme ceux qui préviennent les demoiselles fées de l'arrivée d'un ennemi¹⁴. Elles peuvent, comme Sarra, jeter un sort pour connaître une partie de l'avenir, mais jamais elles ne changent ni la nature ni le cours des choses. Elles n'ont donc guère plus de pouvoirs que de simples enchanteresses.

Un autre moyen pour rationaliser les fées consiste à leur donner une histoire humaine. Elles naissent et meurent. Elles ont des enfants, souvent des filles. Elles sont intégrées à des généalogies complexes qui permettent d'établir un lien entre Alexandre et ses hommes d'une part, et les grandes figures du monde arthurien d'autre part. Ainsi, Arthur a pour ancêtres Alexandre (uni à la fée Seville) et Gadifer (compagnon d'armes du grand conquérant, époux de la Reine Fée). Parmi les descendants de la Reine Fée, on reconnaît Lancelot. Gaudine, petite-fille de la fée Corrose, une des demoiselles de la forêt, est l'ancêtre d'Iseult; Genièvre, l'une des petites-filles de l'ermite Pergamon, celle de l'épouse d'Arthur; Morganette, la fille de Morgane, de Viviane; Marmona, de Claudas de la Deserte. Les fées sont donc des enchanteresses, et non des créatures surnaturelles et éternelles.

L'emploi du terme *faee* révèle comment, d'après l'auteur, naissent les fées: il s'agit selon lui d'une croyance qui s'ancre dans les esprits au fur et à mesure que le savoir de ces dames augmentent, quand elles vieillissent et se retirent au fond des bois mystérieux. Dans le livre I, un chevalier anglais explique à Alexandre: "*Cy pres est la Forest Darnant ou il a plenté de fées qui scevent par leur soubtil art toutes les soubtilles choses*" (l.I, p. 157). Employé comme nom ou comme adjectif dans les deux premiers livres, *faee* est le signe d'un discours, et donc d'une croyance. Ainsi Lyonnell, voyant Blanche au bain *pensa que c'estoit chose faee* (l. II, f. 101v); les douze chevaliers qui ont rencontré la Reine Fée *dirent que c'estoit fait de dames faees* (l. II, f. 259); un *preudome* explique que *les damoiselles faez* ont emmené Lidoire (l.II, f. 65v). Quand le narrateur parle en son nom propre, il emploie les expressions suivantes: *demoiselles de la forest, cirurgienne, sustilles enchanteresses* (l.II, f. 81v). Dans la suite, le terme est surtout employé dans des noms de personnages -la Reine *Faee*, Corrose *la Faee* (l. IV, p. 1002), *Morgane la Faee* (l. IV, p. 269, 276, 1077)- ou de lieux - le *Mont aux Faees* (l.IV, p. 1062). On n'est donc pas fée, tout au plus, on est dite fée, ou appelée fée. Dans le livre VI, même dans cet emploi réducteur, le terme est très peu présent; la Reine Fée est devenue la Sage Dame: elle s'est convertie et mourra dans le livre VI. Le culte du Dieu Souverain prenant de plus en plus d'importance, la croyance aux fées perd de son poids.

L'ensemble du roman explique donc diachroniquement la naissance et la mort de ces fées qui n'existent que dans la foi qu'on leur accorde, avec, exemplaire, le destin de Lidoire, la reine, qui apparaît dès le livre I: c'est une femme qui a appris la magie, s'est retirée au fond de la forêt, y a retenu son époux, a laissé croître sa réputation, son savoir et son mystère jusqu'à devenir la Reine Fée, avant de mourir au moment où l'Angleterre christianisée ne pourra plus croire en elle à l'extrême fin du livre VI. Des épisodes plus limités illustrent de même qu'une fée n'existe que dans la croyance qu'on lui porte. Dans le livre IV, au Mont aux *Faees*, Benuic rencontre des bergers au bord d'une fontaine. Ils expliquent: "*Nous sommes venus a la Fontaine Faveresse ou ceulx de ce pais apportent au soir leurs instruments de fer rompus, (...) et les treuvent l'endemain au matin bien rappointiés*". "*Faveresse*, ajoutent-ils, *demeure en ceste montaigne ou habite une faee de tres grant noblesse*". Il y a une ambiguïté sur *faveresse*, adjectif compris par le chevalier et par les bergers comme un nom propre, d'où l'invention d'une créature surnaturelle à partir d'un simple contresens. Une demoiselle explique en venant chercher les objets à réparer que sa maîtresse, *que l'en nomme Blanche la faee* s'est entourée de forgerons parce qu'elle savait que le pays en manquerait pour fabriquer des armes (p. 1069). La fée n'est ici qu'une femme prévoyante que la crédulité des bergers a transformée en créature merveilleuse. Blanche, pas plus que Faveresse, ne sont des fées.

A côté de cette interprétation, une autre, moins "historique", se trouve en filigrane: les fées ne seraient que des illusions d'optique. C'est à heure de *nonne*, entre chien et loup, *de loing* (I.II, f. 101v), quelquefois derrière des feuillages qui masquent en partie la vue¹⁵ que les chevaliers rencontrent les fées. Ils sont éblouis par leur beauté, la richesse de leurs atours ou de leur demeure. Dans une belle lande, un mur sépare Lyonnell des fées prenant leur repas: *il les veoit a trop grant dangier car mectre luy convenoit la main devant ses yeux ainsi que s'il eust le soleil devant par la resplendeur des murs qui la compaignie encloooient. Sy en estoit Lyonnell trop courroucié quant veoir ne les pouvoit a plain* (I.II, f. 104). Thélamon et Anthénor rencontrent ces belles dames dont les vêtements *jettoient si grant resplendeur que chacun tint a songe ce qu'il veoit de la vue foraine* (I.II, f. 106-106v). L'éblouissement visuel produit une impression onirique et une perte de conscience. Devant la Reine Fée, le Tor *ne sçavoient quel part ilz estoient ne qu'il leur estoit advenu*, il est *desnué* de son *sens* (I.III, t. 2, p. 33-34); de retour du même endroit, l'un des douze chevaliers raconte: "*Nous ne sçavons se c'est ung songe que chacun de nous ait songié (...), je ne sçay, mais endroit moy en toute ma vie, ne songay de plus grant apparence de verité*" (I.II, f. 258v)¹⁶.

Les fées sont donc de belles enchanteresses aperçues trop rapidement à la tombée de la nuit. Le regard incertain, insatisfait, laisse le champ libre à l'imagination.

II. Les déesses: d'anciennes fées

Si les fées sont des enchanteresses, les déesses sont des fées du temps passé, et donc d'anciennes enchanteresses¹⁷. C'est en partie la conception évhémériste développée par Saint Augustin et Martianus Capella que l'on retrouve là.

Perceforest évoque une Grande Bretagne païenne. Sans supposer qu'il ait pu exister un culte local propre, l'auteur peuple le panthéon de la Bretagne idolâtre de dieux romains. Diane et Minerve sont rapidement mentionnées au début du roman: il est question d'*ung temple a la dyeuesse Dyane, ouquel l'ymaige de la dyeuesse donnoit reponse* (I.I, p. 75), et c'est au temple de Minerve (où se trouve aussi l'*ymaige* de la déesse) que les jeunes gens font leurs oraisons avant d'être faits chevaliers (I. II, f. 301). Polythéisme et idolâtrie vont de pair.

Cependant, c'est de très loin Vénus qui apparaît le plus fréquemment. Quatre raisons au moins à cela:

- Perceforest raconte l'épanouissement de la civilisation, avec comme valeurs fondamentales le respect des femmes et la vaillance exaltée par l'amour, dont la déesse est Vénus (il s'agit pour l'auteur d'annoncer l'idéal chevaleresque et courtois);

- tout au long de la chronique "politique", les générations se renouvellent et les royaumes se transmettent grâce à des mariages, pour lesquels on requiert l'aide de Vénus;

- l'histoire de l'Angleterre est rattachée, comme c'est la tradition, à celle de Troie. De même que Vénus protégeait Enée, elle sera tout au long de la chronique la déesse tutélaire de Perceforest et de l'Angleterre, tandis que l'Ecosse sera remise à la vigilance de Zéphir, le *luiton* facétieux, élevé à la dignité de *chapelain* de Vénus;
 - enfin, le culte de Vénus peu à peu se développe au détriment des autres divinités, tendant à devenir une sorte de monothéisme. Ainsi se trouve illustrée l'évolution que l'auteur veut mettre en évidence, le passage du polythéisme païen au monothéisme chrétien, avec dans une phase intermédiaire l'établissement d'un monothéisme païen. De plus, ayant l'habitude de montrer en quoi les moeurs anciennes annoncent l'avenir, il est possible qu'il ait vu dans le culte de Vénus (qui est souvent appelée *ma Dame* et qui a un chapelain) une préfiguration du culte des saintes ou même de la Vierge¹⁸.

Les déesses, et donc surtout Vénus, sont adorées dans des temples, on vient leur demander conseil, elles apparaissent dans les songes pour guider les fidèles¹⁹. Cependant, l'auteur montre que la fée, comme la déesse, n'est qu'une création de l'homme privé de la Révélation. La déesse Lucrece que mentionne Lisane n'est autre que l'héroïne Romaine²⁰.

Et, de même qu'il nous a montré comment les femmes devenaient fées, il nous apprend comment les fées sont promues déesses²¹. Sarra, une des demoiselles de la forêt du livre I devient en vieillissant la *sage Sarra*: avec le temps, son savoir, sa réputation et son mystère ont augmenté et le peuple l'a assimilée à la déesse des Songes, *une fole deesse* d'après Gallafur le Sage qui ajoute: "*on ne doit pas legierement croire sy haulte aventure comme d'une femme mortelle tenir a deesse*" (I.IV, p. 1017). Sans cesse pourtant, des chevaliers, éblouis par les pouvoirs des fées, transforment les dames *au blanc cainse* en déesses: la Reine Fée est appelée de plus en plus fréquemment au cours du roman la *deesse de faerie* (I.II, f. 259) ou la *deesse faee* (I.III, t. 2, p. 182). A l'occasion d'un tournoi à la Fontaine aux Pastoureaux, Blanche est prise pour une déesse: *il leur fut advis qu'ilz veissent que la deesse Venus estoit en paradis* (I. V, f. 25v). Une fête a lieu dans le palais de la Reine Fée: *ilz cuidoient que ce fust la mancion aux dieux* tant tout est beau. Lorsque la Reine Fée paraît, très belle, lumineuse, avec trois demoiselles en blanc portant chacune un *chappeau d'or, ce sambloit mieulx faes ou deesses que femmes humaines* (I. V, f. 24v). La confusion est à son comble dans la remarque de Gallafur: dans le livre V, il voit Capraise, la nièce de Morgane: *onques n'avoit veue sa pareile fors Blanche la deesse sa tante (...); il tint que c'estoit Venus la deesse*. Il commet alors une double erreur: il prend à la fois sa tante et la fille de Morgane pour des déesses alors que toutes deux ne sont que des enchanteresses. Le peuple ignorant est toujours prêt à adorer une idole: lorsque dans le livre V Passelion enlève Dorine et que Zéphir laisse à la place de la demoiselle une statue, le peuple dit que *la deesse Venus y avoit monsté ses miracles et l'ignorant peuple (...) aoura comme deesse* la statue (f. 300).

Certains tentent de profiter de cette ignorance. Ainsi, Capraise, la plus jeune des nièces de Morgane, une belle enchanteresse qui voudrait un héritier de Gallafur, cherche à le retenir dans son lit. Elle se fait passer pour Vénus²², mais en vain: le héros reste pur et achève ainsi l'épreuve de l'épée vermeille qui noircit lorsque celui qui la porte ne reste pas chaste. De même, l'enchanteur Aroés essaie dans le livre III de se faire diviniser ainsi que son épouse par un peuple qu'il éblouit de sa science magique. Mais cette tentative échoue²³. Si l'aveuglement dû à l'absence de la Révélation excuse ceux qui prennent des enchanteresses pour des déesses, il n'est point de pardon pour ceux qui jouent de cette erreur.

Avec le temps, l'éloignement, la magie, une femme peut donc devenir une déesse. Le panthéon féminin s'enrichit progressivement: aux déesses antiques s'ajoutent les nouvelles recrues, souvent d'anciennes demoiselles des forêts, et ces différentes générations coexistent sans conflit ni distinction²⁴. C'est ainsi qu'un temple est dédié à trois *deesses*: *anciennement les dames du pais l'avoient fondé en l'ouneur de Lucina, la deesse des enfantemens, de la deesse Venus et de Sarra, la deesse des destinees* (I.III, t. 3, p. 66). On reconnaît Sarra, qui porte le même nom que la fée, devenue déesse des Songes, Vénus, déesse de l'amour, et Lucina, héritière de la Junon Lucina de l'Antiquité qui présidait aux enfantements. Une fée et deux déesses antiques partagent le même temple.

Ces cultes cependant sont le fait d'ignorants qui n'ont pas encore eu la révélation de la grandeur du Dieu Souverain: des femmes (comme dans le cas des trois déesses que nous venons d'étudier²⁵), des chevaliers encore païens, les habitants d'îles éloignées où le culte

naissant ne s'est pas encore propagé²⁶. Il y a donc bien des incertitudes autour de ces déesses. Un exemple: le roi Zelland et le *preudhomme* mentionnent Lucina, Vénus et Sarra, mais dans le même épisode, la tante de Zellandine évoque Vénus, Lucina et... Thémis à la place de Sarra (I.III, t. 3, p. 211). De plus, elle associe les trois déesses au motif bien connu du repas des fées à la naissance d'un enfant²⁷. Elle explique que Zellandine a été plongée dans un sommeil merveilleux parce qu'à sa naissance Thémis n'a pas trouvé le repas préparé à son goût. Sa foi mêle fées et déesses. Que penser de la confusion entre Sarra et Thémis? Est-ce une inadvertance de l'auteur? Ce serait surprenant de la part d'un compositeur aussi soucieux de la structure de son oeuvre. Est-ce la volonté de montrer les incertitudes d'un culte païen? Peut-être. Ou bien l'auteur voulait-il éviter que Sarra, la bonne demoiselle soit confondue avec la fée *courcie* (Vénus et Lucina ne pouvaient pas assumer non plus ce mauvais rôle, Vénus, parce qu'elle est la grande déesse du roman, et Lucina parce qu'elle a la fonction bénéfique de présider aux enfantements): Sarra est nommée dans les deux cas où il n'est pas question de fée *courcie*.

Pour l'auteur de *Perceforest* il n'existe entre les fées et les déesses qu'une différence d'âge: toutes sont ou ont été des femmes remarquables, souvent des enchanteresses, les unes sont mortes et l'imagination a eu le temps de les transformer en déesses, d'autres, souvent encore en vie, ne sont que des fées. Cela apparaît nettement dans deux épisodes symétriques: dans le livre III, la déesse Vénus apparaît en songe à Troylus et le libère d'un enchantement: "*Elle approucha le chevalier, et en levant sa destre main, elle moulla son grant doy de sa salive, puis en toucha les yeulx, les oreilles et la bouche du chevalier, tant que dura sa vision il lui sambla que l'en lui ostoit une toille de devant les yeulx et que sa memoire, qui lui estoit enveloppee, lui revenoit au devant et lui ramentevoit toutes choses passees* (t. 3, p. 67-68)²⁸. Au réveil il est gary de l'enchantement. Dans le livre V, Norgal, *la ou il se trayoit sur le dormir (...), senti que l'en lui souffla contre le viaire, et puis senty que l'on lui torcha les yeulx d'un drap linge bien delié*²⁹ (f. 207v). Il se retrouve alors dans une prairie merveilleuse où il fait hommage à la Reine des Bergers et reçoit en "fief" *tous les aigneaulz tachelez*. Vénus et la fée bergère ont des pratiques voisines: dans le premier cas, nous voyons comment la déesse libère le chevalier d'un sort, dans le second, comment l'enchantement est fait: les pratiques sont voisines.

Pourtant, dans le dernier livre, avec la christianisation, fées et déesses tendent à disparaître. La Reine Fée abjure solennellement le polythéisme, se convertit au culte du Dieu unique, le Dieu Souverain, avant d'entrevoir la naissance du Christ: "*Je croy et renonce a la mauvaise creance de tous autres dieux, qui n'ont aucune puissance se de lui ne vient (...). Je tenoie que le soleil, qui donne nourreture et lumiere a toute humaine creature, fust le dextre oeil du Dieu Souverain, et que par cest oeil regardast, nutriast et eschauffast toute creature; aussy que la lune fust son oeil senestre, qui de nuit par sa simplesse donnast a toute creature moisteur et atrempance contre la challeur du jour, parquoy toute creature peust trouver repos (...); mais ce sont là folz cuidier* (I.IV, p. 556- 559)³⁰. Convertie, la Reine *Fae* devient la *sage* Reine. D'autres fées, comme Corrose, ont plus de difficultés à se abjurer: elle sera appelée jusqu'à la fin *fae*. D'ailleurs, les fées ne disparaissent semble-t-il pas complètement: la venue de la *fae* qui viendra à bout de Merlin est prophétisée (I.IV, p. 704). De même que les forces du Mal ne sont jamais éradiquées et que leur retour périodique scande la chronique, les fées renaissent sans cesse d'une foi mal éclairée. Quant aux déesses, elles sont assimilées par ce nouveau culte qui préfigure le christianisme: Vénus tient son pouvoir du Dieu Souverain. Dans le livre VI, au moment de la christianisation, elles finissent par s'effacer. Un instant, l'allégorie a pris le relais: déesse Nature se plaint vivement au Dieu Souverain qu'il ait autorisé la naissance du Christ au mépris de toutes les lois naturelles³¹. Mais en vain, fées et déesses ne sont plus au coeur du monde. Leur mission historique s'achève avec le roman.

III. Le cours de l'histoire

Revenons sur le rôle historique joué par les fées et les déesses dans la Bretagne païenne. Si Mélusine nous a habitués à rencontrer des fées, solitaires, qui interviennent dans

le destin d'une lignée, il est plus rare qu'une communauté de bonnes dames en *cainse blanc* prennent en charge le destin d'un pays³².

Avec Alexandre, ce sont surtout des hommes qui abordent les Iles Britanniques. Peu de femmes parmi les conquérants, mises à part les épouses de Gadifer et de Bétis. Ces nombreux célibataires sont accueillis par les demoiselles des forêts. Qu'il s'agisse de mariages ou de rencontres passagères, de ces couples descendent les lignées les plus réputées de l'univers arthurien. Dans le livre IV, après la conquête et la destruction de l'Angleterre par les Romains, les fées contribueront de la même façon à la restauration et au repeuplement du royaume. L'histoire glorieuse de l'Angleterre passe par l'exogamie³³. Même si elles ne sont pas directement séductrices, les fées favorisent les mariages, comme Blanche la *Faee* qui organise dans le livre V les douze tournois de la Fontaine aux Pastoureaux. Le plus souvent cependant, la fée séduit le chevalier sans détour. Multipliant les épisodes amoureux, l'auteur a varié les motifs en empruntant tout ce que lui proposaient de féérique les romans antérieurs et le folklore et en mettant ces données au service de son schéma directeur: de l'union d'une fée et d'un chevalier descend une auguste lignée. Les groupes de trois (voire quatre) fées marraines sont ainsi convertis en trios ou quatuors séducteurs. Les trois grandes figures féériques, Morgue, la Dame du Lac, Mélusine³⁴ mêlent leurs traits et perdent leur spécificité. Sebille retient Alexandre dans son château au milieu des eaux, on l'appelle la Dame du Lac, mais elle n'est pas nourrice³⁵ et, comme Morgane, elle séduit et fait perdre la notion du temps à celui qu'elle a élu³⁶. La demeure de la Reine Fée au *Royaume de Faerie* disparaît de la vue des passants comme le château de la Dame du Lac; quoiqu'épouse et mère comme Mélusine, elle retient son mari au royaume de *faerie* et lui fait oublier le monde la chevalerie, comme le ferait Morgue³⁷. La violence du rapt morganien est adoucie: les douze chevaliers, amis des petites-filles de Pergamon, s'endorment au Pilier de *l'Estrange Merveille* et suivent leur dame pendant leur sommeil (l. III, t. 1, p. 4-ss). On pourrait multiplier les exemples tant sont riches les quelque deux mille folios qui constituent *Perceforest*. Les petites-filles de Pergamon ont un cerf blanc que poursuit un chevalier³⁸. C'est derrière une haie d'églantiers dans un verger que Gallafur surprend le bain de Capraise; Lyonnel assiste de même à celui de Blanche³⁹. Morgue est mère, nourrice et fée *courcie*. Les différentes images de la fée médiévale se mêlent donc et servent à varier à l'infini le récit des amours de la fée et du chevalier.

Qu'il y ait mariage ou non, ces unions ne sont jamais stériles. Les fées engendrent surtout des filles, moins souvent des garçons: lorsque les mères sont des personnalités aussi fortes que Morgue ou Corrose, les pères ne sont même pas nommés et la puissance de la figure maternelle semble justifier une descendance exclusivement féminine. Cependant, dans le cas des lignages appelés à régner, les fées, comme la Reine Fée, engendrent aussi des garçons. Ces enfants portent quelquefois des signes à la naissance: Olofer naît avec *une juste* à la main. Deux cas font penser aux enfants monstrueux de Mélusine: Ourseau, vaillant mais né *pelu* (parce que sa mère au moment de la conception a été effrayée par un ours) et peut-être Bétidès, le fils de la Reine fée, qui conduira la Bretagne à la ruine en épousant Cerse la Romaine (la tare, qui surprend étant donnée la valeur de tout le lignage, est dans ce cas simplement morale).

Les fées sont soucieuses de bien élever leur progéniture. Elles la protègent contre les *changelings* et assurent ainsi la pureté de la lignée. Le motif folklorique des *changelings* parle le plus souvent de fées qui donnent leurs enfants, fort laids, aux humaines auxquelles elles prennent leurs rejetons⁴⁰. Pour éviter cela, les enfants de la Reine Fée portent *un signe ront en la char* représentant un château car, explique le texte, *une femme qui avoit alors ung enfant qui ne lui plaisoit pas, elle le changoit a sa voisine secretement et mallicieusement* (l.VI, f. 340). Le motif est ici expliqué rationnellement par la crainte qu'inspirent les voisines malveillantes.

Autre souci des fées mères: la nourriture (la Reine Fée nourrit si bien ses enfants qu'à douze ans ils ont l'air d'en avoir dix-huit) et la vertu de leurs filles (la Reine Fée met des entraves aux amours de Lyonnel et Blanchette, à celles d'Estonné et de Priande, Morgane et Corrose protègent leur fille contre Passelion). Si les détails sont merveilleux, les sentiments maternels des fées sont humains: la mère, souvent possessive, constate avec fierté que ses enfants sont précoces.

Les fées sont aussi nourrices: Morgane, que la tradition ne préparait guère à ce rôle, prend soin de Benuic et de Passelion. Sa tâche n'est pas aisée (I.IV, p. 691-ss). Passelion est un chenapan. Il fait cuire le chat à la place du repas. Affamé comme peuvent l'être les enfants, il coupe les oreilles des pourceaux de la fée. Désœuvré, il organise un tournoi avec le bétail. Morgane se plaint de lui, mais ne peut s'empêcher de rire de ses frasques. Ici, la fée nourrice ne s'appelle pas Viviane, ni Dame du Lac, même si elle vit dans les terres aqueuses de *Zellande*. Si la Dame du Lac est souvent représentée tenant dans ses bras Lancelot nourrisson⁴¹, Morgane, femme de caractère, s'occupe d'un jeune garçon déjà bien remuant. Et malgré le caractère carnavalesque des *enfances* de Passelion, l'évocation de Morgane en nourrice qui cherche à punir justement, et qui, confrontée aux facéties enfantines tente de ne pas rire pour pouvoir sévir, est réaliste.

Amantes, mères et nourrices, les fées participent donc à assurer le peuplement en Grande-Bretagne et en Ecosse. Pourtant, elles ne discernent pas toujours clairement le sens de l'histoire qu'elles sont censées servir et se heurtent aux desseins du Dieu Souverain. Elles peuvent être aveuglées par un sentiment maternel exacerbé, par un amour passionné (comme Marmona qui poursuit Passelion) ou par le désir d'être mère (comme la jeune Capraise qui met tout en oeuvre pour avoir un fils du vaillant Gallafur). Dans ces cas, la fée s'apparente aux figures féminines inquiétantes dont la tradition est riche. Morgane devient malveillante à l'égard de Passelion quand il séduit sa fille et la mère de Gaudine se transforme en sorcière dans des circonstances semblables: elle s'emporte violemment contre le jeune galant et Zéphir l'enlève dans les airs pour la déposer sur le toit d'une *vacherie* comme le font les esprits avec les vieilles barbues dans la scène du sabbat (I.IV, p. 725). Dans tous ces épisodes, la fée est qualifiée de *vieille, malicieuse*⁴². *Vieille* ne marque pas seulement l'âge. Pour indiquer l'âge, l'auteur utilise plutôt *meur, de moien eage* ou *ancienne*. Lorsqu'il emploie *vieille*, il porte un jugement négatif: sont *vieilles* les créatures malfaisantes, comme les sorcières qui participent au sabbat ou les femmes du lignage pervers de Darnant. La mère possessive rejoint d'ailleurs explicitement le modèle de la fée *courcie*: lorsqu'elle découvre que Passelion a séduit sa fille et que Zéphir annonce que de leur union naîtra *le plus saige homme du monde*, Merlin, Morgane, furieuse, pour se venger, s'écrie: "*de leur genre istera une femme qui a mort mettera le saige homme*" (I. IV, p. 704-705). L'auteur oublie ici que les fées n'ont pas le pouvoir de changer l'avenir et il établit un rapprochement entre la mère possessive et la fée *courcie* qui à la naissance -ici à la conception- corrige des souhaits trop positifs par une restriction. Il ne faut pas s'étonner que ce soit à ce moment précis que la fée outrepassse les pouvoirs qui lui sont attribués et qu'elle cherche à modifier la Création: d'un seul coup se révèle le versant sombre de l'image de la fée⁴³.

Cependant, mises à part ces quelques déviations qui prouvent qu'elles servent le Dieu Souverain sans toutefois pénétrer complètement ses desseins, les fées participent non seulement au peuplement, mais aussi aux grands mouvements civilisateurs. Si Alexandre invente les tournois, pose les bases de la courtoisie, c'est pour s'opposer au lignage de Darnant qui maltraite les jeunes demoiselles des forêts. Celles-ci font pression pour que les femmes soient respectées, elles cultivent le bien et s'opposent à la violence, ouvrant la voie au nouveau culte, auquel la Reine Fée sera l'une des premières à se convertir. Elles donnent l'impulsion au progrès. Puis, pendant les phases de décadence, après l'invasion romaine par exemple, elles conservent dans le secret le souvenir de la civilisation et elles perdurent. Conformément à la théorie évhémériste, les fées dans *Perceforest* vivent longtemps: la Reine Fée ne meurt qu'à la fin du livre VI alors que plusieurs générations se sont succédées depuis le début du roman⁴⁴. Corrose est douée d'une longévité exceptionnelle. Pourtant les fées ne sont pas éternelles, la Reine Fée meurt. Mais comme, très souvent, les filles portent le même nom que les mères⁴⁵, on croirait aisément qu'il s'agit de la même femme, éternelle. Vivant longtemps, les fées sont la mémoire de la chevalerie: la Reine Fée explique à Ourseau son origine; les demoiselles de la forêt établissent des enchantements afin que l'on garde la mémoire des infamies commises par le lignage de Darnant. Lisant dans l'avenir, préservant le passé, elles assurent la continuité sans laquelle la chronique ne saurait être. Sans les fées, le roman de *Perceforest* n'aurait pu se constituer dans son ampleur magistrale, et ces rappels, ces échos, cette structure certes répétitive, mais fort séduisante, reposent, non pas sur les épaules musclées de Passelion ou de Gadifer, mais sur celles de Blanche la *Faee*.

Il n'est pas étonnant que ce roman en prose du XIV^{ème} siècle rationalise les fées, en fasse des enchanteresses et cherche à les intégrer à une vision chrétienne du monde. Il est plus étonnant que cette rationalisation ne conduise pas à une moindre importance de ces figures. Au contraire dans Perceforest les fées, acceptées et multipliées, se sont installées dans l'univers romanesque au point d'en assurer toute la cohérence. En toute liberté - que Perceforest soit la préhistoire arthurienne est à peine une contrainte- l'auteur jongle avec la tradition, varie les tons, et surprend son lecteur par des passages originaux: ne retenons parmi cent autres que les descriptions érotiques de Vénus enflammée par le désir ou de Capraise au bain, les épisodes comiques où les mères *courcies* se vengent des prétendants, les mises en scènes féeriques du défilé organisé pour le retour de Perceforest ou les entremets spectaculaires dus à la Reine de la *Roide Montagne*. Dans les oeuvres en vers, où l'expression est mesurée par l'octosyllabe même si le texte est fort long, la fée peut rester un être mystérieux; dans Perceforest, au contraire, la prose donne à la phrase une ampleur qui accepte la surenchère et l'excès de détails: la démarche rationalisante coïncide avec une fantasmagorie des plus attachantes.

Une miniature du livre III (manuscrit B.N. Fr. 347, f. 341) montre Vénus apparaissant à Troïlus au temples.

Les miniatures de ce manuscrit sont en grisaille et sont attribuées au Maître du Champion des Dames (Perceforest, Edition de la quatrième partie, Introduction, p. XXIII). Sur ce peintre, voir J. Bacri, "Le maître du Champion des Dames", Gazette des beaux arts, t. XVIII, septembre 1937, p. 130-135. Voir aussi le catalogue de l'exposition de la Bibliothèque Nationale Les manuscrits à peintures en France du XIIIème au XVIème siècle, Paris, 1955, p. 143, n° 301.

La déesse est représentée portant une robe ouvragée (comme dans le roman). La coiffure à bourrelet qu'elle a était à la mode dans la deuxième moitié du XVème siècle: on la retrouve sur le portrait de Marie de Bourgogne qui se trouve au Musée Condé de Chantilly (sur lequel figure les dates 1457-82)⁴⁶. D'autres miniatures dans le roman montrent simple dames qui ont des coiffes tout aussi compliquées. Au f. 60, est illustrée le deuxième tournoi du Chastel aux Pucelles. Six dames portent des coiffes toutes différentes, allant du hennin "tronqué" sans ou avec voile, avec ou sans bijoux, jusqu'à une sorte de toque, ou bien encore un chapeau pointu ou une coiffe plus complexe (ressemblant à celle de Vénus) avec un bourrelet qui laisse, comme c'était la coutume, apparaître une mèche de cheveux sur le front. Une différence: cette dame ne porte pas de guimpe, contrairement à Vénus. Au folio 158v, un ermite (dont on aperçoit le visage barbu) reçoit Gadiffer et une *ancienne dame* qui a une coiffure comparable à celle de Vénus. Elle non plus ne porte pas de guimpe.

Vénus est donc coiffée comme toutes les femmes. La guimpe pourrait indiquer qu'elle est de *meur eage* comme le dit le texte, bien que la dame du folio 158 v, âgée, n'en ait pas. Vénus porte une couronne sur sa coiffe, comme cela se faisait.

Dans le manuscrit B.N. Fr. 348, on trouve deux représentations très proches de Blanche la *faee* et de trois de ses compagnes au neuvième et au douzième tournois de la Fontaine des Pastoureaux (f. 200 et 258). Les quatre demoiselles sont alignées sagement et portent ces hennins caractéristiques que les femmes avaient vers 1430 avec une voilette recouvrant complètement le visage (Encyclopédie Médiévale de Violet Le Duc, "costumes", article "coiffure"). Les miniatures (en grisaille rehaussée de couleurs) de ce manuscrit sont dues à un artiste anonyme de l'atelier du Maître de la Chronique d'Angleterre dont l'activité se situe vers 1470 (voir G. Roussineau, Perceforest, Edition de la quatrième partie, Introduction, p. XXIII). Le peintre a peut-être choisi de doter les fées des temps anciens d'une coiffure en passe de ne plus être à la mode (le hennin) voir Viollet Le Duc n'est plus guère au goût du jour vers 1470). Sur ce peintre, voir F. Winkler, Die Flämische Buchmalerei des XV. und XVI. Jahrhunderts, Leipzig, 1925, p. 77, planche 39 et p. 206.

Il n'existe pas d'autre représentation de femme dans ce manuscrit dont l'illustration est inachevée. On ne peut donc comparer nos quatre fées avec d'autres figures féminines.

¹ Les références qui seront données sont celles des éditions partielles du roman: J. H. M. Taylor, Genève, Droz, T.L.F. , 1979 donne le début du livre premier; G. Roussineau a édité le livre III (Genève, Droz, T.L.F., t. 1, 1988, t. 2, 1991, t. 3, 1993) ainsi que l'intégralité du livre IV (Genève, Droz, T.L.F., 1987, 2 volumes). Les autres références sont celles des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, Fr. 345, pour la fin du livre I, Fr. 346 pour le livre II, Fr. 348, pour le livre V, et des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal (copie de David Aubert) Fr. 3493 et 3494 pour le livre VI. On trouvera une analyse et une étude du roman dans J. Lods, Le Roman de Perceforest, Genève, Droz, 1951, et on pourra se référer aux articles de L. F. Flûtre, "Etudes sur Le Roman de Perceforest", Romania, 70, 1948-9, p. 474-ss; Romania, 71, 1950, p. 374-ss et 482-ss; Romania, 74, 1953, p. 44-ss; Romania, 88, 1967, p. 475-ss; Romania, 89, 1968, p. 355-ss; Romania, 90, 1969, p. 341-ss; Romania, 91, 1971, p. 189-ss. Ces articles analysent le roman en

suivant en majeure partie l'édition de 1528 qui est proche des manuscrits. En cas de divergences, il est fait référence à ceux-ci.

² Sur les sorcières dans Perceforest, voir notre article à paraître dans la revue Moyen Age, "Le sabbat des vieilles *barbues* dans Perceforest".

³ Sebille apparaît dans le livre I (p. 240-ss); elle retient par magie Alexandre dans son château au milieu des eaux, le soigne de ses blessures, et en a un fils. Elle est la cousine de Gloriande, une demoiselle de la forêt. L'auteur a introduit au sujet de ce personnage un épisode original: Sebille (dont le don de voyance est limité) et Alexandre ignorent leur nom respectif. Le motif littéraire de l'hôte non identifié est fréquent et permet de retrouver ici l'anonymat primordial des fées du folklore. Sebille, peu à peu, renonce à la fois à user de magie pour retenir Alexandre et à garder l'anonymat. C'est à ce prix que l'intrigue ne se limite pas à une aventure passagère: une liaison durable passe par une humanisation de la figure féminine qui rejoint les grandes amoureuses traditionnelles. Un épisode la rapproche en effet d'Iseult qui, dans le lai du Chèvrefeuille, trouve écrit sur une branche de coudrier le nom de son amant (ou le sien): c'est sur un tilleul qu'Alexandre grave une phrase qui permet à Sebille de l'identifier (I. I, p. 275). Il ne faut s'étonner de trouver ici un tilleul: c'est l'arbre privilégié des fées dans Perceforest: la reine des Pastoureux apparaît à Norgal sous un tilleul (I.V, f. 230).

⁴ Morgane apparaît dans le livre V comme nourrice de Passelion et de Benuic. Elle a une soeur qui a séjourné en Angleterre et y a eu quatre filles. Flora est l'épouse malheureuse de l'enchanteur Aroés de la *Roide Montaigne* (I. III, t. 2, p. 84-ss).

⁵ Voir L. Harf-Lancner, Les fées au Moyen Age. Morgane et Mélusine. La naissance des fées, Paris, Champion, 1985. De toute évidence, La Reine Fée, de *meur eage*, exerce sur certaines fées une autorité particulière. Dans le livre V, au f. 24 v, lors du premier tournoi de la Fontaine aux Pastoureux, elle semble tenir une *blanche verge* à la main (à moins que ce ne soit l'écuyer qui porte cet objet, la syntaxe n'étant pas très claire). Cette *verge* pourrait être l'insigne de l'autorité exercée par cette reine des fées. Il n'est pas non plus exclu qu'il s'agisse de cette baguette magique dont on a trop péremptoirement nié l'existence au Moyen Age (ce qui irait dans le sens de l'étude menée par Ph. Ménard. "La baguette magique au Moyen Age ", Mélanges Alice Planche, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice, Nice Paris, Les Belles Lettres, 1984, pp. 339 - 346. Dans cet article, des exemples tirés de La bataille Loquifer, de Huon de Bordeaux, du récit en latin Arthur et Gorlagon et de deux mabinogion montrent que la baguette magique existe au Moyen Age. Dans La bataille Loquifer, il est question d'un *bastoncel tortis*, dans Huon de Bordeaux d'un *baston*, et dans Arthur et Gorlagon d'une *virga* qui correspond tout à fait au terme employé dans Perceforest.

⁶ J. Lods traduit *nieces* par nièces (*op. cit.*, p. 26). G. Roussineau traduit plus justement en fonction du contexte par "petites-filles". L'auteur, pour Capraïse et ses soeurs qui sont les nièces de Morgane, parle des *quatre filles de la sereur Morgane la Faee* (I.V, f. 10 v).

⁷ G. Roussineau et J. Taylor dans leurs éditions adoptent cette forme, de même que J. Lods et L. F. Flûtre dans leurs études consacrées à ce roman. L. F. Flûtre (Romania, 74, *art. cit.*, p. 79, n. 8) met ce nom en relation avec celui de l'héroïne de Robert de Blois, inspirée en partie par la nymphe ovidienne, Lyriopé. Ce rapprochement vaut d'autant plus que dans Perceforest une autre nymphe, Flora, donne son nom à une enchanteresse.

⁸ Dans Artus de Bretagne (manuscrit B.N. Fr. 761, f. 12v), la jeune Florence est présentée à quatre fées marraines. Dans les Merveilles de Rigomer (éd. W. Förster, Dresde, Max Niemayer, 1915, t. 2, v. 9403-ss), on rencontre aussi quatre fées marraines.

⁹ Elles sont filles de la soeur de la fée Morgane (I. V, f. 10). L'une d'elle se prétend du lignage de Pergamon, d'origine troyenne, comme Cassandre, l'enchanteresse (I. V, f. 68v). Cette double parenté explique leurs pouvoirs. Elles vivent dans la Forêt aux Merveilles et sont en quête d'époux. Elles savent que le chevalier qui vient d'accomplir l'aventure du perron aura une excellente descendance. Il s'agit de Gallafur, qui ne leur est pas destiné: elles décident pourtant de tenter de le séduire. Elles installent sur un pilier une épée *vermeille artificielle* de telle sorte que seuls les chevaliers du lignage de Gadifer auquel appartient Gallafur pourront la décrocher. Ensuite tour à tour en commençant par l'aînée, elles tenteront de séduire le porteur de l'épée qui, après une nuit de plaisir, se retrouvera seul dans la forêt, l'épée noircie à la main. Les trois aînées réussiront dans leur conquête et seront enceintes des oeuvres des descendants de Gadifer. Trois *bon fruit* naîtront. Mais Capraïse la plus jeune ne parviendra pas à détourner Gallafur de la Pucelle aux Deux Dragons.

¹⁰ Voir L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 416-ss, sur les fées à l'école.

¹¹ Cassandre utilisa son savoir pour libérer la Grande Bretagne de ses géants primordiaux; elle fut foudroyée à cause de son impiété (I. I, p. 424).

¹² Les aventures de la Reine Fée et d'Aristote annoncent celles de Merlin et Viviane: Perceforest repose à la fois sur une conception de l'histoire fondée sur le progrès (la christianisation) et sur des cycles répétitifs (alternance de périodes de prospérité et de décadence).

¹³ Ses dénominations ne sont guère variées: *nigromancie*, *astronomie*, *art* sont les termes le plus souvent employés. Comme l'a remarqué R. L. Wagner, si le vocabulaire magique se distingue par sa richesse entre le VIème et le IXème siècle, par la suite, il s'appauvrit (Sorcier et magicien: contribution à l'histoire de la magie, Paris, Droz, 1939, p. 60. Cette étude s'intéresse surtout aux textes latins, même s'il prend en compte les romans antiques et Huon de Bordeaux. Elle ne mentionne pas les romans en prose du XIVème siècle).

¹⁴ Sur les pouvoirs des fées dans Perceforest, voir notre thèse: Magie et surnaturel dans les romans de chevalerie en France au XIIIème et au XIVème siècles, Paris IV, 1989, t.II, p. 309-325.

¹⁵ Gallafur, qui a surpris le bain de Capraïse, a la vue gênée par *les fuelles d'un codrier* (I.II, f. 127v).

¹⁶ Ou bien: "*Il n'y a celluy de nous qui ne tiengne a songe ou a faerie tout ce qu'il voit*" (I.II, f. 254v).

¹⁷ Depuis le XIIIème siècle, il n'y a pas solution de continuité entre les fées et les déesses. Dans Escanor de Girart d'Amiens, Junon est une *fee* et Esclarmonde la *fee* est *diuesse de nigremance* (éd. H. Michelant, Tübingen, 1886, v. 15971) (voir L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 414).

¹⁸ L'auteur de Perceforest n'avait-il pas pressenti ce que suggère à juste titre P. Gallais dans La fée à la fontaine et à l'arbre, Amsterdam Atlanta, 1992, p. 15: "Est-ce un hasard si l'émergence des fées, telles que nous les connaissons, coïncide sans doute avec la grande popularisation du culte de Notre-Dame, et avec l'essor de l'amour courtois ?"

¹⁹ Les apparitions de Vénus donnent lieu à de véritables morceaux de bravoure. La déesse n'est en rien désincarnée. Son appartenance au paganisme justifie les portraits érotiques qui sont donnés d'elle: *Elle avoit le viaire fort eschauffé et embrasé, et avoit les yeulx vairs et attraians, et sambloit qu'ilz voulsissent larmoier; non pas qu'elle eust courroux ne voulenté de plourer; mais par soy esjoïr et eschauffure de corps, et avoit le chief noblement aourné et fort attraiant, car ses cheveux paioient en las d'une vive couleur tirant a or. Et ses vestemens estoient vers, semencé d'oiselletz d'or. Quant le chevalier vey en songe la dame de tel atour, il eut grant merveilles qui elle estoit et dont elle venoit, car par samblant, elle estoit hardie, et monstroït bien qu'elle n'avoit point encores renoncé aux seculiers deduis* (I.III, t. 3 p. 67).

²⁰ Lisane est une demoiselle des forêts dans le livre I, Lisane dans le livre VI est la fille de Lisane, héroïne dans le livre IV de l'aventure de la Rose (elle avait fabriqué une rose magique qui témoignait de sa fidélité à son époux). La fille, *par son subtil engin* (hérité de sa mère) a instauré dans son château une épreuve dénonçant les amants volages. A mère fidèle, fille constante; à mère enchanteresse, fille enchanteresse. Tout à fait logiquement, la déesse Lucrèce que nomme Lisane est la chaste romaine.

²¹ Il existe bien une hiérarchie entre les fées et les déesses. Ces dernières, moins occupée du siècle, ne sont pas détournées des desseins du Dieu Souverain par leurs appétits personnels, contrairement aux fées. On voit Vénus intervenir pour mettre fin dans le livre III à un sort qu'une enchanteresse, mère possessive, jalouse des succès de Troylus, lui avait fait subir.

²² Les soeurs de Capraïse annoncent à Gallafur que Vénus *vendra avollant de son paradis (...)* et pour ce qu'elle est *jeune et pucelle, d'autant en est elle plus reconsolee en son couraige, plaine d'esbatement et plus desirante d'estranges compaignies (...): la noble deesse a en ceste forest trois hostelz que l'en appelle les trois deduis de la deesse Venus. Cy en est cestui l'un et le premier ou elle met piet a terre, et s'il advenoit qu'elle faulsist en cest hostel a aucun deduit par la negligence ou ignorance d'aucun servant, elle le portera assez gracieusement jusques au second deduit ou elle ira gesir demain au soir; et se lors advenoit une telle faulte elle lui tourneroit a grant desplaisir; mais pour l'esperoir de recouvrer et pour ce que trop se delicte en ses servans introduire en son service, elle en seuffre aucunement jusques au troisieme deduit, et la elle a intencion d'avoir la greigneur feste, mais se lors on lui fait desplaisant service, il n'y a point de recouvrer, ains remonte en son paradis.* Comme annoncé, à trois reprises, Gallafur rencontrera Capraïse en croyant avoir affaire à Vénus, mais en vain, malgré *ses mammelettes qu'elle avoit blanches, dures et poindans*, malgré l'ardeur du chevalier en la fleur de jeunesse (...) *sy atteint d'ardant desir qu'il ne scavoit qu'advenu lui estoit, malgré nature qui habondoit en lui bien complexionnee qui sailly avant pour donner couraige au bachelier et le garny de armures puissantes et fermes*, le souvenir de la Pucelle aux Deux Dragons le retient, et il ne succombe pas aux charmes de Capraïse (I. V, f. 132v-ss).

²³ Aroés est un enchanteur, qui veut se faire passer pour un dieu. Son peuple est polythéiste mais accepte de renoncer à *tous les autres dieux* pour ne vénérer que son seigneur (I. III, t. 2, p. 95). Flora, son épouse qu'il persécute, est une enchanteresse tournée vers le bien. Aroés la tue car elle s'oppose à ses projets. La reine, morte, apparaît dans le paradis factice d'Aroés, et ses sujets la considèrent comme la *souveraine deesse* (p. 107), la *dame, deesse et royne* (p. 110). Aroés voudrait que son peuple adore une trinité qui serait constituée par lui-même, sa femme et sa fille. Mais il n'est qu'un enchanteur, un homme perdu par *l'orgueil, une povre creature faite et composee des quatre elemens par*

sapience du Souverain Createur (p. 110), boe et vyande aux

vers (p. 111), un *serf au diable* (p. 111), même s'il se prétend "*le dieu tout puissant aouré en ma terre*". Il périra et sera emporté par des démons.

²⁴ Les origines diverses des noms de fées contribuent à ce que la *faerie* soit une sorte de "*melting pot*": bibliques (Sara), tirés de l'Antiquité (il n'est pas étonnant qu'une prêtresse prophétique devienne la fée Sebillle), ou appartenant à la tradition arthurienne (qu'il s'agisse de fées comme Morgane, ou de simples mortelles comme Genièvre ou Gloriande qui apparaît dans le *Tristan en prose* -voir J. Lods, *op. cit.*, p. 53-), les noms de fées viennent d'horizons divers.

²⁵ Un *preudhomme*, racontant à Troÿlus l'aventure de Zellandine et des trois déesses, explique qu'il rapporte ce que les *matrones* disent (l. III, t. 3, p. 69).

²⁶ Plusieurs épisodes montrent de même comment des hommes sont progressivement divinisés: le Chevalier au Dauphin devient le Dieu des Desiriers (l. IV, p. 870): lors du tournoi entre Scidracq et Tantalou, il a rempli les vœux des demoiselles, et a reçu le surnom de "Dieu des Desiriers". A partir de cette appellation, les demoiselles *es provinces estranges* ont inventé un Dieu (l. IV, p. 91): dans la forêt Darnant, il y a un temple où on le prie (l. IV, p. 871). Ce sont des demoiselles, crédules, vivant dans des terres éloignées qui ignorent encore le Dieu Souverain, qui ont développé ce culte. Lorsque dans le livre III, après un tournoi, on veut appeler le chevalier Doré le *Dieu des jousteurs* tant il s'est montré vaillant, Gadifer intervient pour rectifier l'expression en expliquant que seul le Dieu Souverain a le droit à un tel nom. Le Chevalier Doré sera donc simplement le *roy des Jousteurs* (l. III, t. 2, p. 338).

²⁷ Voir L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 27-ss.

²⁸ La salive des fées a des vertus particulières: elle rend aveugle, et suscite des illusions, des enchantements (voir P. Sébillot, *Le folklore de France*, Paris, Maisonneuve, 1904-6 t. I, p. 114 - 115, t. II, p. 117 et p. 247, t. III, p. 265 et p. 293. Les nains et les elfes usent de leur salive et de leur souffle pour provoquer des maladies (voir Cl. Lecouteux, *Les nains et les elfes au Moyen Age*, Paris, Imago, 1988, p. 155).

²⁹ Peut-on rapprocher ce linge et la *toille* de l'exemple précédent des fils dont les nains et les elfes se servent pour ensorceler (voir Cl. Lecouteux, *op. cit.*, pp. 156 - 157) ? Les fées ont toujours été des filandières remarquables, comme leurs ancêtres, les Parques (voir P. Sébillot, *op. cit.*, t. I, p. 444). L'image des *las* permet à plusieurs reprises de concilier l'image du "fil des fées" et l'amour d'une enchanteresse séductrice: les quatre nièces de Morgane *commencerent à tendre leurs laz et à appareiller leurz aguetz pour decevoir le chevalier(...). Le laz que la damoiselles jectoit alentour du chevalier pour le decevoir lui estoit douz et agreable* (l. V, f. 128). N'oublions pas que Vénus portent les cheveux en *las* (l. III, t. 3, p. 67, voir la note de G. Roussineau, p. 345-346).

³⁰ Le culte barbare dont elle s'accuse surprend. Jamais dans le roman de telles croyances ne sont évoquées et la Reine Fée semble pratiquer le même polythéisme que les autres conquérants, Bétis et Gadifer par exemple. Il est possible que dans cette renonciation, à travers la Reine, l'auteur exprime sa propre exaltation à l'égard du "nouveau Dieu" qui annonce le christianisme et caricature le paganisme -au mépris de la logique de son personnage- pour mieux célébrer la nouvelle foi.

³¹ Sur la plainte de Nature, voir G. Roussineau, "La plainte de Nature dans le roman de *Perceforest*", dans *Cahiers de l'Hermétisme, Sophia et l'Ame du Monde*, Paris, 1983, pp. 111 - 123.

³² Il faut donner à ce terme un sens très large. *Perceforest* intègre à l'histoire de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse, celle du Brabant, du Hainaut, de la Zélande, de la Hollande (ce qui correspond au domaine des Comtes de Hainaut, voir J. Lods, *op. cit.*, p. 277; sur la géographie dans cette chronique, voir notre article "La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest*", à paraître dans les actes du Colloque des Rencontres Européennes de Strasbourg, 20 et 21 septembre 1991).

³³ Il s'agit presque d'hiérogamies puisque les demoiselles *faees*, sans être des créatures surnaturelles, ne sont pas de simples mortelles.

³⁴ *Perceforest* est certainement plus ancien que les romans de Jean d'Arras et de Coudrette consacrés à Mélusine: il daterait approximativement de 1340 (voir Gilles Roussineau, *Edition critique et commentaire de la quatrième partie du roman de Perceforest*, Thèse de l'Université Paris IV, 1982, t. I, p. 48) et les manuscrits datent des années 1459-77, tandis que les deux récits consacrés à Mélusine sont de l'extrême fin du XV^{ème} siècle. Mais, comme l'a montré L. Harf-Lancner, (*op. cit.*, p. 120), la littérature latine était riche de "préfigurations" mélusiniennes (chez Gautier Map, Geoffroi d'Auxerre, Gervais de Tilbury, Giraud de Barri...). *Perceforest*, roman en langue vernaculaire, présente quelques éléments épars. Si à aucun moment on ne trouve le motif de la visite de la fée dans le monde des hommes -parce que dans notre roman, ce sont toujours les chevaliers qui errent-, on peut rattacher au schéma mélusinienn: la rencontre au bord de la fontaine (voir P. Gallais, *op. cit.*, et "L'archétype de la fée à la fontaine et la fée d'Argouges", dans *Le conte de fées en Normandie. Colloque de Rânes*, Caen, 1986, p. 161-ss), la perte de l'épouse, qui devient la perte de la promesse (le mariage étant dans *Perceforest* une fin), comme c'est le cas pour Gallafur et la Pucelle aux

Deux Dragons, les interdits, transposés ici en défenses énoncées par des mères possessives, le gage laissé par la fée (l'amie féérique de Gallafur, Gorsole, lui offre un anneau qui joue un rôle important dans la reconnaissance)...

³⁵ Sur la Dame du Lac, voir L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 299-ss.

³⁶ *Ibid.*, p. 209.

³⁷ Le motif romanesque est complexe: Gadifer a été trouvé blessé par les fées qui l'ont emmené dans leur manoir; bien que le thème de la chasse soit présent, il ne s'agit pas du rapt par la fée d'un mortel dont elle est amoureuse. Les demoiselles des forêts ont ensuite conduit l'épouse du roi dans leur demeure: l'enlèvement est déplacé du chevalier vers sa femme. Finalement, c'est celle-ci qui retiendra le roi en terre de *faerie*.

³⁸ Sur le motif de la chasse au Blanc Cerf, voir L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 222-ss et S. Cigada, La leggenda medievale del Cervo Bianco e le origini della "matiere de Bretagne", dans *Atti Acc. Lincei, Sc. mor.*, XII, 1, 1965, p. 121-ss. Dans *Perceforest* (l. II, f. 29), le motif est rationalisé: les demoiselles ont apprivoisé un cerf, doux comme *ung mouton aussy blanc que neige* et doté de cornes qui le font ressembler à *ung grant chesne ramis*. La couleur de l'animal est expliquée par son grand âge.

³⁹ L'auteur utilise le motif traditionnel du bain de la fée en soulignant ce qu'il a d'érotique. Gallafur *apperceut par entre les fuelles d'un codrier une place herbue moult plaisante et delittable, et ou milieu y apparoit une fontaine qui estoit umbroyee du tilleul vermeil*. On reconnaît le topos du *locus amoenus*, avec sa fontaine et son arbre odorant. Trois demoiselles *faees* sont occupées à coiffer la plus jeune. Elles décousent la manche de la cadette, et comme elle est *catilleuse*, elle se débat *comme jeune, fresche, tendre et entiere qu'elle estoit et plaine d'effantieux esbas*. Après une longue description de la poitrine de la jeune fille, l'auteur évoque son bain (l.V, f. 127v). Lorsque dans le livre II, Lyonnell surprend le bain des fées, à heure de *none*, dans un *estang (...) dont le fons estoit mallé de belle gravelle*, il voit les trois plus belles créatures du monde: l'une, Blanche, qu'il épousera, est *si tres blanche qu'il se pensa que c'estoit chose faee, ne que char humaine ne pavoit estre telle en blancheur ne en beaulté de viaire* (f. 101v). La Reine Fée lui reproche son intrusion. Thelamon et Antenor, à la nuit tombante, arrivent à *ung clos de boutonnières et d'englentiers entremeslez qui estoient tous chargiez de roses de leur maniere jectant si grant odeur que c'estoit une sancté d'estre illec*. Toute la scène du bain est noyée dans une *grant resplendeur* (l.II, f. 106). L'éblouissement les empêche de distinguer nettement la scène: leur irruption ne leur sera pas reprochée.

⁴⁰ Voir P. Sébillot, *op. cit.*, t. I, p. 439-42 et t.II, p. 109, 110, 115, 118 et 189.

⁴¹ Signalons les miniatures du *Lancelot en prose* du manuscrit B.N. Fr. 113 reproduite dans l'ouvrage de L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 290 et du manuscrit du B.N. Fr. 111, f. 4: Lancelot est un poupon que sa nourrice tient dans ses bras.

⁴² Sur *vieille* marquant un jugement négatif et un sentiment d'hostilité, voir l'épisode du sabbat des sorcières et celui où la Reine Fée a fait un enchantement pour que Blanche et Flamine apparaissent à leur soupirant sous la forme de femmes âgées au moment des retrouvailles: Lyonnell, très déçu, repousse les *vieilles* (l. IV, p. 181-ss).

⁴³ La fille de Corrose fait alors des *experimens mauvais et dyaboliques* (l.IV, p. 719), elle est appelée *vielle* (l.IV, p. 725).

⁴⁴ Elle quitte l'île de Vie: *sa vie va a neant dedens peu de jours comme la fumee de la chandeille quant le feu s'en est party* (l.VI, f. 396).

⁴⁵ La grand-mère, la mère et la petite-fille s'appellent Blanche, Lisane est le nom d'une fée et de sa fille. La fille de Gloriande s'appelle comme sa mère (l. IV, p. 1024).

⁴⁶ Voir *L'art gothique*, éd. Mazenod, n° 129. Sur cette coiffure, voir V. Gay, *Glossaire archéologique du Moyen Age et de la Renaissance*, Paris, t. 2, p. 23-24.